

et la dénationalisation. Tout le cantique repose sur cette idée. Cet admirable morceau, trop peu étudié, à cause des préoccupations théologiques qui environnent toute la Bible, est une leçon à l'adresse de tous les Gouvernants. La première loi sociale, c'est la personnalité, l'individualité collective, manifestée par des coutumes et des institutions propres.

Cependant, il est manifeste que, par le progrès de la civilisation, les nations les plus avancées se rapprochent de plus en plus les unes des autres, et s'assimilent les arrières, effaçant en même temps les distinctions religieuses et constitutionnelles. Là est une des contradictions les plus éclatantes de l'Humanité. Au reste, la personnalité nationale, marquée d'abord par le culte, le sera plus tard par le gouvernement, et à la fin par le *Travail*. Là est un nouveau progrès : Religion, Politique, Industrie : et toujours Dieu et l'immortalité à la fin.

Mais ne perdons pas de vue l'esprit du *Deutéronome* : Toute nation qui se moule sur ses voisines, qui emprunte leurs Dieux, leurs mœurs, leurs lois, leurs produits, est une nation qui se dégrade, qui déchoit, qui abdique sa dignité. Elle cesse d'être une nation : elle ajoute des citoyens aux autres. Vienne alors la guerre : il n'y a plus de raison pour qu'elle continue à vivre ; il faut qu'elle soit conquise. Voilà ce que signifie le cantique de Jérémie, sous les figures orientales et les images des fléaux matériels.



Le Feu (juillet), qui paraît dans un format plus portatif, insère de jolis croquillons littéraires de M. Emile Sicard, assemblés sous ce titre qu'ils dépassent : « Films ». Ils vont du portrait à la charge. Selon le modèle qui les inspire, ils ont de la méchanceté ou un recueillement presque dévot. La recherche du trait est parfois trop évidente pour qu'il porte au gré de l'auteur ; mais, plus souvent, la touche est juste. S'il est facile aujourd'hui de railler M^{me} Marguerite Audoux, M. de Max ou M. Jaurès, ou d'être lyrique pour parler de M^{me} de Noailles, du moins M. Sicard réalise-t-il une représentation très exacte de M. Mayol, le chanteur de café-concert :

Il s'avance, il salue, il déboutonne un gant et se met à chanter avec sa voix, avec ses yeux, avec ses mains. Il chante tout entier.

Suit une minutieuse évocation du costume de M. Mayol. Puis, M. Sicard le montre en scène :

Mayol caricature la femme, il est le Sainte-Beuve de la critique des mœurs de la rue, de l'alcôve, de l'atelier et du salon. Il sait la pudeur de l'ingénue, l'effronterie de la modiste et l'habitude de la courtisane. En chantant, il donne le détail de la mise en scène de l'amour ; il minaude l'art d'être innocente, la façon de se laisser prendre ou de conquérir, la manière de lever les bras en laissant s'effondrer une robe et de dégager les pieds d'un entassement de mousseline et de soie. Il a le geste exact que l'on fait devant la glace pour retirer un chapeau sans déranger sa coiffure et le mouvement résolu du corps qui se met au lit. Il sait baisser les yeux, envoyer

des baisers, faire le chat dans un creux d'épaule, serrer les jambes, pleurer, sourire, pousser des cris, s'extasier.

Quand il glisse ses doigts sur le vide, Mayol semble chatouiller une épiderme. Les doigts de Mayol sont le clavier des notes de ses sentiments. Il remue l'auriculaire comme on donne un son aigu et le pouce comme on presse la forte pédale.

Les dames, aux fauteuils, rougissent et disent à leur voisin : « Vous avez compris ? »

On ne saurait mieux rendre, en moins de mots, la physionomie de ce chanteur populaire, aujourd'hui, à l'égal de Paulus, autrefois.

§

M^{me} Jeanne Nérel donne, dans la **Revue du Temps présent** (2 juillet), ce poème délicat :

LA PETITE ÉGLISE

L'église est sobre, avec, au bout,
Le maître-autel doré, qu'un cierge
Eclaire. L'on y voit, debout
Et qui sourit, la Sainte Vierge.
Un ruban de moire lui sert
De ceinture, et sa robe blanche
Se mêle au criard manteau vert
Du Jésus assis sur sa manche.
Des vases bleus sont tout remplis
De fleurs à l'odeur de vanille,
La nappe d'autel fait des plis,
La veilleuse rouge vacille...
Dans l'ombre on voit l'étroit dos noir
De quelque vieille prosternée,
On entend l'angelus du soir,
Aussi, l'on entend égrenée
La dizaine aux Ave de buis
Cliquetant avec des médailles,
Et ce sont de tout petits bruits...
Sur les vitraux peints, les batailles
De saint Louis, des Sarrazins ;
La chaire de bois est ornée
D'épis sculptés et de raisins...
Quand sa prière est terminée,
Une vieille femme, en tremblant,
Fait sa gèneflexion lente
Et part, petit pas trotinant,
On entend la porte battante...
Elle a trempé d'un geste vif
Ses doigts jaunes dans l'eau bénite
Et s'en va dans le soir furtif...
Une chauve-souris palpite